

il les a, comme eut dit madame de Sévigné, "consacrées à l'immortalité." Bien peu de mots dont il s'est servi sont dès lors sortis de l'usage. On en citerait à peine trois ou quatre; pleige, marri; envielli. Mais, par l'effet de cette insensible dérive, qui entraîne les mots loin de leur signification première ou étymologique, l'acception de plusieurs des termes dont Pascal fait usage dans les *Provinciales* a beaucoup changé depuis lors. Contre cet effet du temps, le génie peut quelque chose, mais ne peut pas tout. Pascal a retenu sur cette pente bien plus de mots qu'on ne peut le savoir; il en est qu'il a employés de manière à ne plus leur permettre de signifier autre chose que ce qu'ils ont signifié sous sa plume; mais il n'a pu les arrêter tous à ce point. Les passages suivants vous feront connaître quelques-uns de ces mots sur la destinée desquels le temps a été plus fort que Pascal:

"Quand on oppose les *discours* aux *discours*, ceux qui "sont véritables et convaincans confondent et dissipent ceux qui n'ont que la vanité et le mensonge." Au lieu de discours nous dirions aujourd'hui *raisonnements*.

"J'aurais renoncé à Jésus-Christ et à son Eglise, si je "ne *détectais* leur conduite, et même publiquement." C'est-à-dire si je ne *désavouais*.

"Il m'en offrit plusieurs qui ne me *convenaient* point." Qui n'avaient pas de rapport avec ma situation.

"Vos supérieurs sont rendus responsables des erreurs de "tous les *particuliers*." De tous les *individus*, membres de la société.

"Il me reste, pour être catholique, que d'approuver les "*excès* de votre morale." Les *écarts*, les *égarements*.

"Qui ne croirait qu'on aurait en effet *imposé* au père "Bauny?—Quelle fausseté d'*imposer* ces termes à des con-"*ciles* généraux?" Attribuer à tort, gratuitement.

"Quelque moyen que j'admire sans le connaître, et que "je vous prie de me *déclarer*." Indiquer, faire connaître, exposer.

"Ne m'interrompez donc pas, car la *suite* même en est "*considérable*." *Suite* pour *ordre* ou *liaison*; *considérable* pour *importante* ou *digne d'attention*.

Sans beaucoup chercher, vous en trouveriez d'autres. Moi-même, c'est tout en passant que j'ai ramassé ceux-ci.

Les *Provinciales* sont redevenues un ouvrage de circonstance. Cela même est une circonstance heureuse. On les relira, et ce modèle reprendra, non ses anciens honneurs, qui ne sont point abolis, mais son influence littéraire, la part qui lui appartient de droit dans l'éducation du talent. Chef-d'œuvre de la discussion et du style, il redemandera sa part dans notre attention et dans notre étude à des ouvrages qui semblent avoir emporté toute notre admiration, et qui, non moins brillants peut-être, sont bien moins parfaits. La gloire particulière des écrits du grand siècle, c'est la justesse dans la beauté et la mesure dans la force. C'est par cet admirable tempérament qu'ils sont devenus classiques. On peut jouir autant et davantage à lire d'autres écrits; nuls ne profiteront à l'esprit et au goût comme ceux-ci; et je ne sais, après tout, si l'on jouira moins; on jouira plutôt d'une autre manière. À prendre l'ensemble de leurs qualités, rien n'a effacé les *Provinciales*. Entre l'antiquité et le présent, ce livre reste unique, et semblable seulement à lui-même. Si haut qu'il vous plaise d'élever au-dessus de Pascal le socratismes de Platon, la moquerie de Lucien, l'ironie de Voltaire, le sarcasme de Junius, la causticité de Paul-Louis Courier, tout cela, meilleur ou moindre

que Pascal, n'est point Pascal, et la polémique tout entière n'est que chez lui: Pascal est la polémique même. Rousseau et Lamiennais, plusieurs autres encore que la polémique quotidienne a véritablement illustrés, me demandent si je les oublie. Je n'ai garde; mais sans leur rien contester, ce n'est pas à eux, c'est à Pascal, et pour des raisons toutes littéraires, que j'enverrai d'abord les jeunes esprits qui veulent apprendre d'un même temps l'art difficile de discuter et l'art non moins difficile d'écrire. Si j'avais engagé dans cette voie quelques-uns d'entre eux, je n'aurais regret, ni pour eux, ni pour moi, à la longueur de cette étude.

POESIE.

Complainte.

Naissez, mes vers, soulagez mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

Voici d'Emma la tombe solitaire;
Voici l'asile où dorment ses vertus.
Charmante Emma! tu passas sur la terre
Comme un éclair qui brille et qui n'est plus.
J'ai vu la mort dans une ombre soudaine
Envelopper l'aurore de tes jours,
Et tes beaux yeux se fermant pour toujours
A la clarté renoncer avec peine.

Naissez, mes vers, soulagez mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

Ce jeune essaim, cette foule frivole
D'adorateurs qu'enchaînait sa beauté,
Ce monde vain dont elle fut l'idole
Vit son trépas avec tranquillité.
Les malheureux que sa main bienfaisante
A fait passer de la peine au bonheur,
N'ont pu trouver un soupir dans leur cœur
Pour consoler son ombre gémissante.

Naissez, mes vers, soulager mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

L'amitié même, oui, l'amitié volage
A retrouvé les ris et l'enjouement;
D'Emma mourante elle a chassé l'image;
Son deuil trompeur n'a duré qu'un moment.
Sensible Emma, douce et constante amie,
Ton souvenir ne vit plus dans ces lieux;
De ce tombeau l'on détourne les yeux,
Ton nom s'efface, et le monde t'oublie.

Naissez, mes vers, soulagez mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

Malgré le temps, fidèle à sa tristesse,
Le seul amour ne se console pas,
Et ses soupirs renouvelés sans cesse
Vont te chercher dans l'ombre du trépas.
Pour te pleurer je devance l'aurore;
L'éclat du jour augmente mes ennuis;
Je gémis seul dans le calme des nuits;
La nuit s'envole, et je gémis encore.

Vous n'avez point soulagé mes douleurs:
Laissez, mes vers, laissez couler mes pleurs.

PARNY.